

Laurence Devillairs

Philosophie de Pascal

Le principe
d'inquiétude

**1623-2023 : QUATRIÈME
CENTENAIRE DE LA NAISSANCE
DE BLAISE PASCAL**

puf

Philosophie de Pascal

Laurence Devillairs

Philosophie de Pascal

Le principe d'inquiétude

puf

ISBN 978-2-13-085291-9

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2022, septembre

© Presses Universitaires de France/Humensis, 2022
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À mes parents,

*En hommage à Philippe Sellier,
Gérard Ferreyrolles et Emanuela Scribano*

AVANT-PROPOS

C'est à la philosophie de Malebranche, de Locke ou de Leibniz que l'on associe la notion d'inquiétude. Elle revêt, notamment dans les *Nouveaux Essais*, une importance capitale, Leibniz reprenant à son compte, pour leur donner plus d'ampleur encore, les avancées de ses prédécesseurs : l'inquiétude y désigne le rapport de l'homme à sa fin, en conjuguant désir et bonheur dans une indépassable absence de repos. Elle est ce « progrès », le plus souvent imperceptible, ces « ressorts » qui font agir et qui dessinent le lieu même de notre liberté, c'est-à-dire de notre détermination au souverain bien et à la félicité. Elle s'oppose alors à toute idée d'une liberté entendue comme indifférence.

Elle est « inquiétude de notre horloge », ce qui nous rend « éveillés », « actifs » et – dans une reprise quasi *verbatim* de Malebranche – « pleins d'espérance pour aller plus loin ». Elle constitue « le principal, pour ne pas dire le seul aiguillon qui excite l'industrie et l'activité des hommes ». Le repos est, par contraste, synonyme d'insensibilité et de stupidité, en bref d'inhumanité :

Je trouve que l'inquiétude est essentielle à la félicité des créatures, laquelle ne consiste jamais dans une parfaite possession qui les rendrait insensibles et comme stupides, mais

Philosophie de Pascal

dans un progrès continu et non interrompu à des plus grands biens, qui ne peut manquer d'être accompagné d'un désir ou du moins d'une inquiétude continuelle¹.

À côté de l'infini, il faut donc accorder toute son importance au concept d'indéfini : l'indéfini d'un progrès, celui d'un désir des biens utiles à la félicité, qui font du repos, ou de la cessation de la marche de ce désir, mélange de demi-plaisirs ou demi-douleurs, non pas une condition du bonheur mais son contraire. Toutefois, si Leibniz peut aisément associer inquiétude et bonheur, c'est parce qu'il hérite d'une histoire ayant érigé l'inquiétude en notion cardinale de la connaissance de soi et du souverain bien. Au sein de cette histoire conceptuelle, Pascal est le plus souvent négligé, sinon tout simplement oublié. Or sa philosophie y joue un rôle fondamental. C'est ce que nous souhaiterions montrer.

Le terme d'inquiétude intervient en des points stratégiques des *Pensées*, lorsqu'il s'agit de définir le rapport de l'homme au vrai, donc au bien et au bonheur. Inquiétude et vérité sont indissociables, la thématization de l'une impliquant la mise en œuvre de l'autre : l'accès de l'homme au vrai – et aux modalités qui le favorisent, à savoir réflexion, considération, pensée – ne peut se faire sans inquiétude. S'il faut philosopher par ordre et commencer par prendre en compte la haine de la vérité², il convient également de souligner l'inquiétude du vrai, qui en représente le contrepoids.

1. Les citations renvoient à Leibniz, *Nouveaux Essais*, II, XX-XXI, *Sämtliche Schriften und Briefe*, Akademie der Wissenschaften zu Berlin, abrégé [Ak] VI, 6, p. 166 ; 189 ; Paris, Flammarion, 1990, p. 130 ; 132 ; 148.

2. « Ordre. Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine et peur qu'elle soit vraie », *Pensées*, texte établi par Ph. Sellier, Paris, Classiques Garnier, 2011 ; *Pensées*, texte établi par Ph. Sellier, présentation et notes G. Ferreyrolles, Paris, Livre de Poche, 2000, et L. Lafuma, *Pascal. Œuvres*

Avant-propos

C'est ce que prouvent de manière exemplaire les fragments S 183 et S 192, qui encouragent à la recherche du vrai en nourrissant le souci et la crainte, un désir empressé de vérité : « Si vous ne vous souciez guère de savoir la vérité, en voilà assez pour vous laisser en repos. Mais si vous désirez de tout votre cœur de la connaître ce n'est pas assez regardé au détail. C'en serait assez pour une question de philosophie, mais ici où il va de tout... » Dès lors que la question ne relève pas seulement d'une théorie de la connaissance mais des fins de l'homme, il convient de bannir le repos. Il existe ainsi « trois sortes de personnes » : celles qui ont trouvé le vrai, celles « qui s'emploient à le chercher » et celles qui, en un repos condamnable, « vivent sans le chercher¹ ». Il revient à Pascal de formuler une philosophie capable de dire ce qu'il en est du tout de l'homme, en suscitant un désir du vrai, qui exige de « se mettre en peine », comme le répète le long fragment S 681 :

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, entre ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

« Mot hardi » sans doute que celui d'inquiétude² qui, en matière de rhétorique, court le risque de la surenchère, finissant dans sa « luxuriance » ou son excès par banaliser ce qu'il entend pourtant souligner, car trop d'effet tue l'effet : « *L'inquiétude*

complètes, Paris, Seuil, 1963. Nous citons l'édition Ph. Sellier (S) puis l'édition L. Lafuma (L), S 46, L 12 ; « [...] il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend, et qui le convainc de ses défauts », S 743, L 978.

1. S 192, L 160.

2. S 529, L 637 ; S 526, L 633.

Philosophie de Pascal

de son génie : trop de deux mots hardis¹ ». Mais l'inquiétude désigne bien, en dehors de cette question secondaire des règles de l'éloquence, l'impossibilité de tout repos, l'absence d'un rapport disponible et déterminé de l'homme au vrai et au bien. C'est cette réalité que nous chercherons à identifier au sein du corpus pascalien. L'inquiétude n'est pas un simple mot dont il faudrait répertorier les occurrences², c'est un concept qui vise à décrire un état, une condition, où le désir de vérité et de bonheur ne peut être satisfait, où la capacité au vrai et au bien est « vide » quoique « naturelle », où s'éprouve aussi un « instinct qui nous élève » et qui doit conduire à affirmer que « l'homme passe l'homme³ ».

Tous ces éléments, que le concept d'inquiétude, selon nous, rassemble et désigne, impliquent que l'homme n'est ni dans l'ignorance ni en possession d'un savoir certain de lui-même et de son bien. Il convient d'apporter le trouble car la vérité ne résulte pas d'un jugement serein ni d'une connaissance assurée mais d'une inquiétude. Ce concept se trouve en cohérence étroite avec les autres concepts pascaliens, comme ceux de divertissement, d'ennui, de misère et de grandeur. Si la quête de la vérité est raisonnable, elle se déploie toutefois dans le malheur. La stratégie pascalienne consiste donc à condamner l'absence d'inquiétude : « Reproches à Mitton de ne point *se remuer*⁴. »

1. *Id.* Voir L. Susini, *L'Écriture de Pascal. La lumière et le feu. La « vraie éloquence » à l'œuvre dans les Pensées*, Paris, Champion, 2008, p. 288-289.

2. A. Duclos dénombre 13 occurrences du terme d'inquiétude dans les *Pensées* ; nous ajouterons qu'elles interviennent en des lieux nodaux, le terme fonctionnant dès lors comme un concept, « L'inquiétude dans les *Pensées* de Pascal », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 2013, 2, p. 1679-184. Il convient d'ajouter le commentaire d'H. Gouhier, qui analyse la notion de « capacité vide », que nous rattachons pour notre part au concept d'inquiétude, *Blaise Pascal. Conversion et Apologétique*, Paris, Vrin, 1986, p. 86.

3. Respectivement S 151, L 119 ; S 182, L 149.

4. S 433, L 853.

Avant-propos

Les modalités de cette recherche de la vérité et du bonheur (souci, réflexion, capacité vide mais naturelle, pensée de soi, pensée « de près ») sont présentes dans les fragments de la liasse *Commencement*, ainsi que dans ceux qui portent cette indication. Cela ne signifie cependant pas que l'inquiétude participe de la seule logique introductive des *Pensées*, mais bien plutôt qu'elle constitue un principe, ce à partir de quoi élaborer une philosophie, formuler un problème, développer une description. L'inquiétude est ainsi principe d'une méthode d'exposition et de compréhension de la condition véritable de l'homme (« Voilà votre état véritable », dans le fragment « Disproportion de l'homme »), principe rhétorique du mouvement contradictoire, faisant que « s'il se vante je l'abaisse/S'il s'abaisse je le vante/Et le contredis toujours¹ », principe stratégique organisant l'ordre des raisons et des dialogues (« Que dois-je faire ? Je ne vois partout qu'obscurités [...] Lettre pour porter à rechercher Dieu. Et puis le faire chercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dogmatistes, qui travailleront celui qui les recherche² »), principe heuristique menant à la vérité alors que tout nous en détourne (« le faire chercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dogmatistes, qui travailleront celui qui les recherche³ ») et principe d'une typologie (« Il y a trois sortes d'hommes⁴... »).

L'inquiétude permet également de préciser le sens de la notion inlassablement débattue de modernité. L'homme

1. S 163 (*Contrariétés* 13), L 130.

2. S 38 (*Ordre* 2), L 2-4.

3. Le dialogue met en scène, suscite et ravive l'inquiétude. Il permet en effet de décrire l'état de l'homme entre ignorance et désir, impuissance et volonté, de dire son incapacité à rester en repos, la vérité se dérochant à lui tout en le taraudant, le « travaillant », pour reprendre le terme exact de Pascal. Par ailleurs, le pluriel ou le singulier (« qui le recherche » ou « qui les recherche ») importe peu puisqu'il s'agit fondamentalement de définir le rapport de l'homme au vrai et au bonheur.

4. S 192, L 160 mais aussi S 300, L 269, S 24, L 405, S 681, L 427.

Philosophie de Pascal

moderne est un être inquiet par le fait même que ses actes et ses désirs ne trouvent pas de résolution en un terme qui en constituerait l'accomplissement. La fin se perd dans un indéfini, le mouvement ne vise plus au repos, le désir se perpétue lui-même, comme l'a exemplairement thématiquement Hobbes : il n'existe que cette puissance de désirer, qui ne cesse qu'à la mort. Les lois du mouvement de la physique moderne – principe de la conservation de la quantité de mouvement, principe de la rectilignité du mouvement – gouvernent aussi l'homme et sa volonté. Élément nouveau et déterminant, plus qu'une passion ou qu'un affect, l'inquiétude est en effet moteur de la volonté ; elle en représente la détermination et la liberté ou, au contraire, l'impuissance et l'errance.

Dans cette tentative de penser l'homme comme mouvement, Pascal se distingue de ses contemporains : s'il conserve l'idée aristotélico-thomiste d'un souverain bien, d'une fin à laquelle est orienté le désir, il ajoute – en cela réside son originalité, et aussi sa modernité –, que cette fin est indéchiffrable, qu'il n'existe aucune assurance ferme ni signe certain de son accessibilité et de son contenu. Ne reste qu'un désir impuissant à être comblé, un mouvement sans résolution, un bonheur et une vérité présents en l'homme sous la forme d'une « marque » et d'une « trace toute vide¹ ». Le désir est donc dans le même temps privation. Car nous ne savons ni où est ce bien que nous désirons, ni quelle est sa nature. Nous savons confusément, si toutefois nous prenons la peine « d'y penser de près » – de nous en inquiéter, précisément –, qu'il ne réside pas dans les plaisirs du divertissement.

L'indéfini du désir signe non pas l'absence de tout souverain bien mais l'impuissance à l'atteindre. Nous avons choisi de constituer ces notions de trace et de capacité vides au

1. S 181 (*Souverain Bien 2*), L 148.

Avant-propos

bonheur et au vrai en catégories cardinales de l'anthropologie pascalienne. Ce sont elles qui nous paraissent expliquer et nourrir l'inquiétude, en tant qu'elles mettent en jeu une capacité et une impuissance, une idée sans objet, une intentionnalité sans remplissement. Elles dessinent l'extrême singularité de la philosophie de Pascal, engagé dans un travail systématique de substitution des termes traditionnels de la métaphysique : « capacité naturelle vide », « marque et trace toute vide » se substituent à « substance » et « essence », et même à « nature ». Il serait erroné toutefois de voir dans ce procédé un dépassement et donc une résolution dialectiques : capacité naturelle vide et « trace toute vide » ne viennent pas sursumer « substance » ou « être », selon une logique que l'on pourrait apparenter à celle des trois ordres, car ces concepts ne maintiennent pas en place ceux de la métaphysique traditionnelle, cartésienne et scolastique.

Il s'agit d'une entreprise philosophique qui vise à autre chose qu'à définir une essence : il est question de dire pourquoi l'homme « ne sait à quel rang se mettre », pourquoi il le cherche dans le malheur et l'inquiétude, sur le fondement fragile d'une capacité réelle mais privée d'efficacité. La nature humaine, s'il faut user de ce terme impropre, est capable et privée de ce dont elle est capable. Cette conceptualisation du vide et de la nature, suscitant par leur coexistence contradictoire une inquiétude que rien ne dissipe, représente l'élément d'une philosophie non d'emprunt mais inédite et cohérente, d'une étude de l'homme qu'il serait réducteur de résumer à une dialectique de la misère et de la grandeur, du divertissement et de la conversion. Et qu'il serait tout aussi réducteur de n'expliquer que par un questionnement théologique qui la conditionnerait et dont elle ne serait que la traduction. L'inquiétude suscitée par la trace « toute vide » de la destination de l'homme, de l'objet de son désir et de

Philosophie de Pascal

sa fin, engage une appréhension beaucoup plus originale qu'on ne l'imagine habituellement de la doctrine de la pure nature et de l'homme comme image de Dieu.

L'inquiétude implique que nous possédons les conditions naturelles d'accès au vrai, que « nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme », mais que ces facultés sont sans efficience et que, par conséquent, « nous avons une impuissance de prouver invincible à tout le dogmatisme¹ ». Doubte sceptique comme certitude dogmatique partagent *in fine* la même croyance en l'intelligibilité du réel, alors que l'inquiétude découle de son incompréhensibilité, comme le montre exemplairement le fragment S 229, où l'homme est naufragé dans un « réel » aussi « terrible » qu'une « île déserte ». Nous analyserons longuement ce fragment décisif.

Par cette tentative de légitimation d'un concept, nous chercherons aussi à libérer les *Pensées* d'une réduction à leur seule fonction apologétique. C'est peut-être la volonté de ne voir dans cet ouvrage qu'une défense et illustration de la religion chrétienne qui a contribué à n'accorder à Pascal aucune place dans l'histoire conceptuelle de l'inquiétude, de Montaigne à Leibniz – voire Hegel, et sans doute aussi Nietzsche. Or une interprétation strictement théologisante de l'inquiétude ne parvient pas à épuiser le sens à accorder à une capacité naturelle vide : ni la corruption du péché originel, ni la misère, ni la chute, ni la thèse d'une double nature ne suffisent à en assurer l'intelligibilité puisque vide et naturelle, cette capacité témoigne de la présence et de l'absence simultanées de ces deux natures.

Une énigme toutefois demeure : si, à travers la singulière originalité du concept de capacité au vrai et au bonheur

1. S 25, L 406.

Avant-propos

naturelle vide, Pascal thématise l'inquiétude qui doit être celle de l'homme, il ne fait aucune mention d'une quelconque inquiétude du juste. Lorsqu'il est question de trace et de marque vides en l'homme, ce sont celles du vrai et du bien, et jamais celle du juste. Dans ce domaine, il paraît bien davantage souhaitable de valider ce qui est, quoique injuste, plutôt que de s'inquiéter ce qui devrait être : « La justice est ce qui est établi. Et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies¹. » L'inquiétude reviendrait à aller à l'encontre de ce qui est établi et qui, parce qu'établi, vaut loi². On sait que l'imagination corrompt la raison, mais la raison est elle-même corruptrice :

Sur quoi la fondera-t-il, l'économie du monde qu'il veut gouverner ? [...] Ils confessent que la justice n'est pas dans ces coutumes, mais qu'elle réside dans les lois naturelles communes en tout pays [...]. Il y a sans doute des lois naturelles, mais cette belle raison corrompue a tout corrompu³.

S'il existe un traité des facultés chez Pascal, il se formule en termes de rapports de force : entre nature et raison, raisonnable et juste, justice et droit, coutume et loi, loi et justice. Il y aurait ainsi une idée naturelle du juste que la raison corrompt, puisque « rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi ». De même que nous avons une image

1. S 530, L 645.

2. « La justice est ce qui est établi. Et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies », S 530, L 645.

3. S 94, L 60. Dans la Quatorzième Provinciale, la raison est également désignée comme la cause de l'injustice, en tant qu'elle peut autoriser l'homicide, *Les Provinciales*, dans *Pascal*, Paris, Livre de Poche, « Pochothèque », 2004, p. 499-500 ; 509.

de la vérité mais ne rencontrons que le mensonge, de même aurions-nous des lois naturelles de justice et ne ferions-nous que subir l'usurpation. Il y aurait en nous un désir naturel de justice qui serait frustré de sa fin comme de son objet. « Il y a sans doute des lois naturelles », il y en a probablement la marque et la trace en l'homme, mais la capacité naturelle au juste étant inopérante, ne reste que cette mosaïque confuse et changeante de lois et de coutumes. La justice serait donc, comme la vérité et le bien, à la fois ignorée et connue, objet d'un désir et d'une privation.

Il nous semble toutefois que le raisonnement pascalien est autre. Dans le cas particulier du juste, le désir peut se satisfaire de ce qui est, le remède – l'inquiétude de ce qui devrait être – pouvant s'avérer plus pernicieux que le mal. Aussi, plutôt que d'aviver un désir naturel insatisfait de justice, est-il préférable de maintenir en l'homme un désir trompeur et trompé d'ordre¹. Renverser l'ordre établi au nom de lois considérées comme « fondamentales » risque en effet non pas de faire triompher la justice mais d'instaurer la sédition, voire la guerre civile, qui est « le plus grand des maux² ». Ce que l'on pourrait prendre – à tort – pour un désir du juste peut équivaloir en réalité à la curiosité, une recherche inutile des commencements et une interrogation fautive sur l'origine : « [L'usurpation] a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable.

1. Notamment S 138, L 106 ; S 243, L 210 ; S 244, L 211 ; S 150, L 118. Nous nous éloignons ici de l'interprétation de J. Mesnard, « Pascal et la justice à Port-Royal », *Commentaire*, 121, 2008, p. 163-173, qui voit « l'impossibilité pour l'homme de ne pas désirer la justice » dans cette affirmation : « Qui leur obéit parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi », S 94, L 60. L'essence de la loi n'est pas d'être juste, mais d'être loi, et c'est précisément ce qui nous la fait tenir pour juste : « Elle est loi et rien davantage », et c'est en tant qu'établie que nous la suivons.

2. S 128, L 94.

Avant-propos

Il faut la faire regarder comme authentique, éternelle et en cacher le commencement si on ne veut qu'elle ne prenne bientôt fin¹. »

La force et l'imagination sont les seules lois de la Cité des hommes ; elles construisent et maintiennent un ordre, constitué tout ensemble de lois et d'imposture et motivé par la concupiscence. Que l'ordre soit établi par la force et entretenu par l'imagination n'empêche pas qu'il soit « raisonnable² ». S'il est nécessaire de troubler le repos par l'inquiétude, il est injuste de troubler l'ordre, même s'il est injuste. Dans le premier cas, il n'est question que de l'intemporalité de la vérité et de la fin de nos actes, dans le second intervient le temps, celui des gouvernements et de l'histoire. Le principe est le suivant : « La vérité est donc la première règle et la dernière fin des choses. » Lorsqu'il s'agit du vrai, l'inquiétude prime sur le mensonge et les fausses tranquillités, comme d'ailleurs sur les paix injustes : « Comme c'est un crime de troubler la paix où la vérité règne, c'est aussi un crime de demeurer en paix quand on détruit la vérité. Il y a donc un temps où la paix est juste et un autre où elle est injuste³. » Pascal ne contredit pas ici la règle selon laquelle la loi qui est établie vaut par le fait même qu'elle est établie, et non parce qu'elle est juste ; il soutient « qu'il n'y a pas temps de vérité, et temps d'erreur » car la vérité vaut éternellement et légitime soit la paix, quand elle est juste, soit la guerre, quand la paix est injuste.

Cependant, dans le registre strict du fonctionnement de la société, là où ce n'est pas la vérité qui est en jeu

1. S 94, L 60.

2. « Qui donne le respect et la vénération [...] aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginante ? » S 78, L 44.

3. S 771, L 974.

Philosophie de Pascal

mais le maintien de l'ordre, l'erreur est souvent préférable : « Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes [...]. Car la maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur que dans cette curiosité inutile¹. » L'injustice consisterait à révéler et à dénoncer l'usurpation qui préside à l'instauration de toute « justice » :

Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes, car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il faut lui dire en même temps qu'il y faut obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs non pas parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs².

Cet ordre admirable n'est certes qu'artifice et arbitraire, autrement dit folie, mais il reste un ordre. Faut-il en conclure que Pascal se range dans le camp des théoriciens de la raison d'État ? Ou bien plutôt que l'essentiel concernant ce monde du politique et des lois est de constituer une occasion de pénitence pour le chrétien, qui éprouve dans cette folie l'ordre de Dieu : « Les vrais chrétiens obéissent aux folies néanmoins, non pas qu'ils respectent les folies, mais l'ordre de Dieu qui pour la punition des hommes les a asservis à ces folies³ » ? L'inquiétude du juste ne consisterait pas alors à déployer une inutile curiosité quant à l'origine des gouvernements mais à chercher à lire dans la folie du monde l'ordre de la providence. Au terme de notre travail, nous

1. S 618, L 744.

2. S 100, L 66.

3. S 48, L 14.

Table

Ne pas ignorer et ne pas savoir.....	195
<i>L'inquiétude comme sentiment de la fausseté des plaisirs.....</i>	196
<i>Tenir au présent.....</i>	200
 CHAPITRE IV. Inquiétude et divertissement.....	 205
Penser la déraison.....	207
Le moi du divertissement.....	210
<i>Moi en particulier.....</i>	213
Divertissement et amour-propre.....	215
L'inconsolabilité.....	218
<i>Nous divertir d'y penser.....</i>	219
L'être est insupportable.....	221
La haine de la vérité.....	224
<i>Rien ne peut nous consoler.....</i>	228
Blumenberg à l'épreuve de Pascal.....	229
L'inquiétude ou l'obligation de réalisme.....	232
L'inquiétude comme sentiment de soi.....	236
<i>La pensée de près.....</i>	236
L'inquiétude entre figure et dévoilement.....	238
Inconsolabilité naturelle, inquiétude, consolation de la grâce.....	241
Seul le chrétien est véritablement stoïcien.....	247
Inquiétude et raison.....	250
<i>La région de dissemblance.....</i>	251
<i>Agitations ou soumission de la raison.....</i>	254
 CHAPITRE V. L'inquiétude d'une « trace vide ».....	 259
Nature capable et incapable.....	259
<i>S'estimer à son prix.....</i>	260
L'anthropologie de l'inquiétude.....	260
Inquiétude et détermination de la volonté.....	263
<i>Ni dogmatisme, ni pyrrhonisme.....</i>	266
<i>Nature et contradiction.....</i>	271
Une nature contradictoire.....	271
Notre nature nous est contraire.....	273

Philosophie de Pascal

Nous sommes contraires à notre nature	274
La fin visée est contraire à notre nature	276
« Mais qu'est-ce que nature ? »	278
Marque, trace, image	280
<i>La marque et la trace toute vide</i>	282
La marque de l'ouvrier sur l'ouvrage : la voie cartésienne de l'intuition	286
Le chemin de la science : la voie cartésienne de la déduction	289
Une innéité impuissante	291
Image et lumière surnaturelle : la Lettre sur la mort	292
<i>Image effacée</i>	294
<i>Capacité vide</i>	297
Capacité vide d'objet ou capacité limitée ?	297
La capacité comme privation	300
Privation et désir de savoir	305
Diachronie et synchronie : l'explication de l'inquié- tude selon l'existence de deux natures	307
Un concept inédit de la capacité	311
Cultiver l'inquiétude	315
<i>Inquiétude et anéantissement</i>	316
Conclusion. Une philosophie de l'inquiétude	323
L'homme passe l'homme	323
« <i>Un instinct qui nous élève</i> »	323
Une philosophie qui « passe toute la philosophie humaine »	326
<i>Une philosophie chrétienne ?</i>	327
<i>Toute la philosophie n'a été que demi-habile</i>	329
Une métaphysique nouvelle	332
<i>L'histoire conceptuelle de l'inquiétude</i>	333
<i>L'apport pascalien</i>	337
Le pascalisme	343
Eléments de bibliographie	347